

Au Nouveau Musée des Beaux-Arts

La « Sélection de la Biennale de PARIS »

offre l'occasion de « communier à son temps »

POUR la seconde fois, Le Havre accueille la Sélection de la Biennale de Paris, cette jeune manifestation dont la « quatrième édition », celle de l'année 65 s'organise actuellement au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris.

Nous avions vu la sélection 1961 nous voici en présence de la sélection 1963 encore qu'y soient mêlés quelques lauréats de 1961.

C'est dire assez le souci qui demeure celui de M. Reynold Arnould, directeur des Musées du Havre, de mettre à la disposition de la ville de notre temps, des efforts des artistes contemporains les plus proches, la magnifique instrument d'art et de culture à l'élaboration duquel il a participé, le Nouveau Musée des Beaux-Arts de notre ville. Reconnaissons qu'on l'admire beaucoup plus à l'extérieur que nous ne savons le faire nous-mêmes Havrais.

Samedi, en présence d'un public d'amateurs, de nombreuses personnalités ont tenu à assister à l'inauguration de cette vaste confrontation. A l'invitation de M. Monguillon, maire, et de M. Langlois, adjoint chargé des Affaires culturelles, avait répondu M. le Sous-Préfet accompagné de Mme Rochet, MM. Duval, conseiller général, Bersihand, président du Tribunal d'Instance, Léger, Lagrange, Colliard, conseillers municipaux, Dry, président du Tribunal de Commerce, le capitaine de vaisseau Normand, commandant d'Armes, Thieulient, président du P.A.H., Nottale, directeur du Syndicat d'Initiative, Nicole, président de l'Union Havraise des Arts Plastiques, Audigier, architecte, Mlle Lévaey, ancienne adjointe, M. Branchon, secrétaire général honoraire de la ville, M. Netter, directeur de la Maison de la Culture, et de nombreux peintres havrais. Mme Arnould, assistante de direction était aux côtés de M. Reynold Arnould qui définit le panorama artistique actuel représenté par une vingtaine de pays, après que M. Monguillon puis M. Langlois aient déclaré ouverte l'exposition que Le Havre est l'une des premières villes de France à accueillir.

La sélection de la Biennale comprend 24 peintures, 15 sculptures, 15 gravures dont les auteurs viennent de tous les coins du monde. Si trente-six œuvres sont d'origine européenne dont 17 françaises, trois représentent l'art du Japon d'aujourd'hui, deux les Etats-Unis, sept l'Amérique centrale et l'Amérique latine, deux de l'Asie centrale.

Distingués dans leur pays d'origine, confrontés à Paris, les artistes sélectionnés bénéficient de bourses de séjour de plusieurs mois pour parachever leur formation en France, tandis que les artistes français, bénéficiaires des mêmes

bourses, partent vers le pays de leur choix dans un but identique.

S'il est une notion première susceptible d'être dégagée dès l'abord c'est peut-être, ainsi que le souligna M. Reynold Arnould, que ces œuvres, émanant pourtant de créateurs dont les racines plongent dans des civilisations différentes se signalent par une sorte de concordance qui apparaît sous le langage convenu et donnerait à l'Art de notre temps un visage universel.

Sans doute est-il trop tôt pour que déjà se dessine un mouvement net, et le public peut encore se trouver déconcerté par ces préoccupations des jeunes artistes prolongeant une période où le refus du passé tient toujours si grande place, pour affirmer dans une sorte de provocation, leur désir de liberté. De cette liberté qui se traduit en expériences innombrables qu'encouragent les nouvelles techniques, et les nouveaux moyens d'expression, naîtra peut-être dans un avenir plus ou moins proche, un mouvement qui marquera un tournant dans l'histoire de l'art et plus particulièrement de la peinture et de la sculpture.

En ce dernier domaine, il est intéressant de rejoindre à travers les œuvres présentes, celles qu'offrait récemment au public l'ensemble italien de la collection Peter Stuyvesant puis un peu plus lointaines la Biennale précédente et la grande exposition de la sculpture contemporaine de 1962. Même gestation

pénible, même hantise d'exploration de chemins neufs pour traduire l'angoisse de la génération actuelle, à la sensibilité exaspérée de se heurter à un passé trop riche sans ressentir encore le sentiment d'un avenir lumineusement ouvert.

A côté de gravures dont l'attrait réside aussi dans le pouvoir de réflexion, d'interrogation qu'elles suggèrent, les travaux d'équipes méritent de retenir longuement l'attention. Le « Laboratoire des Arts » présente, sous forme de diapositives, les créations auxquelles ont participé, dans un synchronisme savamment élaboré les spécialistes du statique, du dynamique, de la couleur, de la musique, des énergies de l'électronique pour qu'en des éléments plastiques colorés et mobiles dans l'espace, naisse une poésie neuve.

Devant les manifestations de l'Art contemporain, le spectateur ne peut pas ne pas se sentir concerné. Si dans l'art du passé il peut trouver l'évasion, c'est seulement dans ce qui s'élabore, dans ce qui se cherche aujourd'hui autour de lui, qu'il peut trouver un écho de sa propre sensibilité, de son propre appel. L'artiste est par vocation « l'antenne » de son époque. A nous d'apprendre à capter le message plus ou moins difficile, plus ou moins explicite, le seul auquel cependant nous puissions « participer ».

M. D.

LE HAVRE
LE HAVRE

9 FEVRIER 1965

PARIS-NORMANDIE
ROUEN

9 FEVRIER 1965

INITIATION A LA MUSIQUE D'AVANT-GARDE

HOMME

par Antoine GOLEA

Parallèlement à l'inauguration de l'Exposition de la Biennale de Paris, avait lieu, samedi soir, au Musée, une conférence-concert d'Antoine Golea, sur les musiciens lauréats de la III^e Biennale de Paris.

En musique, plus qu'en tout autre art actuel, le public reste à l'écart de la création contemporaine. Les expositions de peinture sont plus fréquentes que les concerts, l'intérêt du grand public est moins attiré par la création musicale. Et on ne comprend, en musique, que ce qui a déjà cinquante ans d'existence. Antoine Golea, dont on connaît la voix par la radio, s'est fait le pionnier de la musique contemporaine. Il a, en particulier, écrit des ouvrages sur Boulez et Messiaen. On ne pouvait donc trouver de meilleur guide pour initier à ce domaine mystérieux, dont le public met parfois en doute le sérieux, et qu'on connaît sous le nom de « musique concrète », de musique « sérieuse ».

Antoine Golea expose d'abord avec grande clarté et simplicité, avec aussi beaucoup de conviction, ce qui est à l'origine des mouvements actuels. Il explique les entorses faites par Wagner à la tonalité classique, la découverte de nouveaux modes par Debussy, et, enfin, la révolution de l'atonalisme systématique de Schoenberg, qui changeait les habitudes héritées de plusieurs siècles. Puis A. Golea va nous montrer le changement de direction des compositeurs qui,

ayant soumis leur musique aux lois de l'atonalisme, la libèrent de plus en plus et font désormais régner en maître le timbre. A Golea montre la différence d'avec la musique ancienne en rappelant que pour Bach, par exemple, le timbre est tout à fait indifférent et que c'est à partir de Berlioz que les sonorités ont été individualisées. On écouterait donc le concert de musique enregistrée en se souvenant que le timbre, plus encore que le rythme, est responsable du déroulement et de la configuration de l'œuvre. Et Golea cite Messiaen : « Le timbre est la couleur du temps ».

Pour les non initiés, cette musique, si on n'en comprend sans doute pas les subtilités à première audition, si on n'en distingue pas l'enchaînement, n'est pourtant pas difficile à écouter, une fois qu'on a porté son attention sur la matière sonore et qu'on ne cherche pas à juger avec les mêmes normes que la musique ancienne.

Entre toutes les œuvres entendues, indubitablement, il y a une parenté, un style commun, ce qui n'exclut pas la diversité d'un auteur à l'autre. Les plus intéressants ont paru être J.-Cl. Eloy, jeune Français, élève de Milhaud, puis de Boulez, raffiné et, si l'on peut dire, plein de charme. L'Allemand Stockhausen, avec des bandes magnétiques, tire des effets d'une grande variété et fait preuve d'une imagination pleine de

fantaisie. Il a superposé sur un fond de sonorités fabriquées, une voix d'enfant artificiellement amplifiée, ou multipliée, intégrée ou opposée aux sonorités de la bande magnétique. Peter Schaf (Pays-Bas) est également intéressant, en ce qu'il mêle les improvisations à une partie écrite. C'était une pratique déjà en l'honneur à l'époque baroque, et que les musiciens modernes retrouvent.

Cette soirée qui, évidemment, est une épreuve redoutable pour l'auditeur moyen, est cependant passionnante, d'abord parce qu'elle force à écouter ce que d'habitude on a la paresse d'écouter. Et c'est seulement après d'habitude, que cette musique nous est fermée. Or c'est le même dépassement en écoutant la musique du Moyen Âge.

Dans la discussion qui a suivi, on a pu voir combien ce concert, en fait, soulève de controverses et d'oppositions, que Antoine Golea a combattues en montrant qu'il faut surtout au public, l'écoute-manche. En tout cas, une fois que ce domaine aura perdu de son étrangeté, il faudra voir si cette préoccupation du langage, de la matière, ne se fait pas au détriment du contenu intérieur, du message humain et si cette musique constituée des recherches stériles de laboratoire ou au contraire une voie pour l'avenir.

F. F.